

# BARLAAM ET JOSAPHAT

OU LE BOUDDHA CHRISTIANISÉ



Récit du XIII<sup>e</sup> siècle  
traduit en français moderne par  
JEAN MARCEL

Anonyme

**BARLAAM ET JOSAPHAT**  
**(OU LE BOUDDHA CHRISTIANISÉ)**

*Récit du XIII<sup>e</sup> siècle*  
*traduit en français moderne*  
*par Jean Marcel*



ISBN 979-10-91328-41-8  
© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier,  
septembre 2016

Relecture, correction : Jing Han, David Magliocco

Couverture : David Magliocco  
Crédit photographique : © Luc Rogmans

Illustrations : disciple de Hans Schilling (enlumineur  
allemand actif de 1459 à 1467) ; atelier de Diebold  
Lauber (Haguenau, 1427 - 1467) ; musée J. Paul Getty,  
Los Angeles

Crédit œuvres numérisées : institut Getty  
(programme Open Content)

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire  
du père Ray Brennan (1933 – 2003),  
rédemptoriste missionnaire au Siam,  
qui s'était réjoui de cette initiative.*

## AVANT-PROPOS

**Voici, dans une version simplifiée** en français moderne, un petit texte fort surprenant. Il est connu de quelques spécialistes d'hagiographie ou de médiévistes. Il s'agit d'un récit christianisé de l'histoire du Bouddha. Si bien christianisé, d'ailleurs, que le pape Sixte V (ou Sixte Quint 1520-1590), sur la foi d'un culte qui lui était déjà rendu en raison de la diffusion de la légende, cru bon de le canoniser sous le nom de « saint Josaphat », tel qu'il figure toujours dans le martyrologe romain à la date du 27 novembre (dans le calendrier orthodoxe, le 26 août).

On apprendra ainsi que l'introduction de la connaissance du Bouddha en Occident ne date pas de la vogue dont bénéficie aujourd'hui le dalaï-lama. Déjà Marco Polo (1254-1324), dans la chronique de son expédition en Chine, rédigée en français et intitulée *Le livre des merveilles du monde* (1298), donna une courte biographie de Gautama Sakyamuni dit « le Bouddha » (qu'il appelle « Sagamoni Bercam ») et fit brièvement état de sa doctrine. Mais l'Occident savant le connaissait déjà depuis le XI<sup>e</sup> siècle, sans trop le savoir, par des textes latins qui diffusaient la légende d'un certain saint Josaphat.

Voici à peu près comment.

La plus ancienne attestation d'une vie de saint Josaphat est un texte rédigé en grec au VII<sup>e</sup> siècle par un moine chrétien du nom de Sabbas, qui vivait dans les environs de Jérusalem. Son récit relate la vie d'un saint chrétien qui aurait vécu jadis en Inde (pays d'origine, justement, du Bouddha) ; son histoire retrace exactement la même voie

que suivit le Bouddha : fils d'un roi, on prédit à sa naissance qu'il deviendra maître d'un grand royaume de nature spirituelle ; le père, qui entend bien plutôt que son fils lui succède sur le trône, entoure la vie de son fils de mille précautions afin qu'il soit élevé dans l'ignorance des vicissitudes du monde. Or, un jour, le prince sort du palais où il est reclus et rencontre un lépreux, un vieillard et un cadavre, par qui lui est révélée l'existence de la maladie, de la vieillesse et de la mort – pour tout dire, de la souffrance humaine. Puis, le prince fait une quatrième rencontre : celle d'un moine (Barlaam, pour Josaphat) qui lui enseigne l'ascétisme. Le prince quitte le palais afin de poursuivre sa quête spirituelle jusqu'à ce qu'il ait enfin trouvé la vérité, sous la forme de *l'Illumination* pour le Bouddha, sous la forme de la *Révélation* pour Josaphat, non sans avoir connu l'un et l'autre les tentations du mal incarné : Mara, tentateur du Bouddha, Satan, tentateur de Josaphat. Les deux histoires coïncident en presque tout.

Mais ce texte de Sabbas (longtemps attribué erronément à saint Jean Damascène) a certainement dû être précédé de plusieurs textes perdus qui devaient remonter jusqu'à une source indienne primitive ; il a en tout cas été suivi de nombreux autres, puisque nous possédons encore aujourd'hui, parmi les versions les plus anciennes de la légende de Josaphat, des textes en syriaque, en arabe, en hébreu, en géorgien. Il n'est donc pas étonnant de voir ensuite la légende se répandre, dès le Moyen Âge, sans doute par des marchands orientaux qui la colportaient, dans les diverses langues d'Europe : d'abord et bien sûr en latin (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), la plus célèbre étant *La légende dorée* de Jacques de Voragine ; puis en allemand, en vieux norrois, en suédois, en occitan, en portugais, en vieil anglais, en russe (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), etc.

Dans le domaine français proprement dit, les premières attestations remontent au début du XIII<sup>e</sup> siècle, et depuis lors les manuscrits pullulent : une quinzaine – ce qui est considérable, lorsqu'on songe que la plupart des œuvres du temps nous sont le plus souvent connues par un manuscrit unique, ou à la rigueur par deux ou trois copies. Or il se trouve que l'un de ces nombreux manuscrits français du Moyen Âge figurait dans la collection de la bibliothèque de la reine Christine de Suède (1626-1689) dont le fonds de quelque 2 300 livres et manuscrits fut acheté, après sa mort, par le pape Alexandre VIII ; il figure donc depuis sous la cote *Reg. Lat. 660* de la bibliothèque du Vatican. C'est ce manuscrit en prose, édité par Leonard R. Mills en 1973 (Genève, Droz), que nous utilisons pour donner ici notre version en français moderne.

La question qui viendra à l'esprit des lecteurs est assurément : Comment est-on passé du nom de « Bouddha » à celui de « Josaphat » ? Voici en deux mots la solution des philologues, qui ont réponse à tout ! La biographie du Bouddha a été surtout connue, dans les pays limitrophes de l'Inde, par un texte sanskrit du II<sup>e</sup> siècle de notre ère intitulé le *Buddhacarita* ; en syriaque, ce nom devient *Buddaasf*, puis *Buudaasaf* en arabe, et *Ioasaph* en grec – d'où ensuite le *Josaphat* des textes latins et par conséquent dans toutes les langues occidentales où la légende a été traduite et diffusée. Quant à savoir comment et par qui le Bouddha est devenu un saint chrétien, cette alchimie nous est inconnue.

Le texte que l'on va lire se caractérise par un aspect assez particulier dans l'ensemble des textes du Moyen Âge en ancien français : la partie proprement narrative et descriptive est réduite au minimum au profit de longs dialogues qui en couvrent la plus large part et lui donne un

aspect qui tient conséquemment davantage du théâtre (ou du dialogue platonicien) que du récit ; s'il fallait donner quelque signification à ce phénomène, il faudrait l'attribuer à la nécessité de la discussion doctrinaire, qui est le mode presque obligé de narration d'un texte qui demeure avant tout une *vie de saint* et veut surtout emporter l'adhésion par sa ferveur apologétique. Il reste au total que la trame narrative est suffisamment bien agencée et dramatisée pour retenir l'attention d'un lecteur d'aujourd'hui qui n'adhérerait pas nécessairement volontiers à la sensibilité que suppose ce contenu doctrinal.

Pour donner finalement une idée du travail accompli ici et informer un tant soit peu les lecteurs de l'état du texte original en ancien français, nous transcrivons un échantillon, soit la première phrase telle qu'elle apparaît dans le texte du Moyen Âge :

« An cel tans que li mostier et les yglises furent con-  
mancié a edifier ou non nostre Signor Jhesu Crist, et  
que li saint home commencerent nostre Segnor a ser-  
vir por diverse maniere d'ordre monacal, si s'espandi  
et beneüre renommee por totes les parties dou mon-  
de ; et quant ele se fu tant espandue qu'ele fu parvenu  
tresque en Ynde, une granz partie des Yndiens déguer-  
pirent toutes choses terriennes et s'enfoÿrent es de-  
serz et illec reçurent en cors mortels conversatiom  
d'angres. »

On pourra toujours comparer avec ce que cette phrase devient dès le début du récit qui suit.

**J. M.**



**E**n ce temps-là où l'on avait entrepris d'édifier églises et monastères au nom du Christ Jésus, et que des saints s'étaient mis à son service en divers ordres de moines, l'Évangile se répandit et atteignit bientôt du même coup une haute audience dans toutes les parties du monde. C'est ainsi que lorsque le message fut parvenu jusqu'en Inde, un grand nombre d'Indiens abandonnèrent toutes choses terrestres pour s'enfuir dans le désert afin d'y parfaire dans leurs corps de mortels leur conversion en anges.

Cependant que ces choses se produisaient et que beaucoup montaient au ciel comme s'ils s'y envolaient avec des ailes d'oiseau, il y avait en Inde un roi nommé Avenir, grand par sa richesse et sa puissance, noble en batailles et à la fin vainqueur de tous ses ennemis. Il était honoré pour la prestance de sa taille et la beauté de son visage, et avait acquis une gloire telle que personne ne pouvait posséder autant de richesses terrestres ni de choses périssables, mais il était misérable et étranger à tous les biens qui concernent l'âme, car, pour tout dire, il était païen et livré tout entier au culte des idoles. Et cependant qu'il vivait ainsi au milieu des délices et de toutes les joies d'ici-bas, il ne lui manquait aucun bien de la vie matérielle ni de la vie physique qui pût diminuer sa satisfaction, sauf une seule chose : il n'avait pas d'héritier. Et cette unique lacune amoindrissait sa félicité, car il désirait être père : c'est là quelque chose qui plaît fort aux puissants.

Tel était donc ce roi, et tel était son désir. Mais la glorieuse compagnie des chrétiens ainsi que la benoîte assemblée

des moines religieux se trouvaient plutôt à l'opposé de ce roi, car eux s'étaient consacrés au service de Dieu, alors que lui se livrait au service du Diable et aux plaisirs du monde. Aussi ces chrétiens négligèrent-ils ce roi et ses ordres pour ne penser plus qu'à accomplir la volonté du Christ Jésus, dans l'amour de qui ils avaient placé tout leur esprit et au nom de qui ils désiraient la mort ici-bas, afin d'acquérir la joie éternelle dans les cieux. Aussi se mirent-ils à prêcher avec ardeur à tout le peuple en leur apprenant à mépriser les biens de ce monde pour mieux acquérir ceux de la vie éternelle. Une bonne partie du peuple et un certain nombre de gentilshommes et de seigneurs reçurent la foi après avoir reconnu la nature défaillante de la vie terrestre et la permanence de la vie dans le ciel ; ils sortirent alors des ténèbres pour entrer dans la lumière et devinrent les uns moines, les autres ermites, dans les forêts ou les déserts.

Quand le roi Avenir en entendit parler, il s'embrasa de colère et de rage, et fit proclamer par tout son royaume qu'en quelque lieu que l'on trouverait un chrétien, il serait tenu de renoncer à sa croyance en Dieu. Et du fait que ceux qui professaient cette foi n'étaient guère faciles à convaincre, il leur fit endurer les tourments les plus cruels, et manda par lettres aux princes, ducs et notables de son royaume de leur en faire subir de plus cruels encore s'ils le pouvaient. Il entreprit notamment contre les moines une guerre telle qu'il n'en resta plus un seul à la fin qui pût relater leur martyre. La chrétienté fut si persécutée qu'un grand nombre, ne pouvant souffrir les grands tourments, obéirent aux consignes déloyales. D'autres se réfugièrent dans les montagnes ou les forêts, non tant pour fuir les tortures que pour y suivre l'enseignement divin qu'y dispensaient certains maîtres de la sainte Église.

**A**insi pendant que le roi se maintenait dans son erreur et sa sottise, il lui advint un fils tellement beau que tous ceux qui le voyaient avouaient qu'ils n'avaient jamais vu un aussi bel enfant. Le roi en conçut une si grande joie qu'il lui était avis qu'il ne pourrait jamais se courroucer contre lui. Et il fit appeler l'enfant Josaphat, puis se rendit au temple des idoles pour y sacrifier dans la méconnaissance totale de celui qui, en vérité, lui avait donné cet enfant et à qui il aurait dû offrir un sacrifice spirituel. Au lieu de cela, il rendit des grâces à des statues sourdes et muettes et ordonna que tous les sujets de son royaume vinsent aussi sacrifier à ces dieux. Pour fêter l'enfant, il fit rassembler tant de gens qu'on ne pouvait les compter, et ils apportèrent diverses bêtes de sacrifice : les uns des taureaux, les autres des moutons, chacun selon son rang. Lorsqu'ils eurent tous sacrifié et que la grande cour que le roi avait convoquée se fût dispersée, il n'y en eut pas un seul, petit ou grand, à qui le roi n'aurait donné un cadeau, chacun selon son rang. Entre tous ceux qui avaient assisté à la fête, il y eut notamment une soixantaine de clercs qui tous s'adonnaient à l'astronomie ; le roi les approcha et leur commanda de dire chacun son avis sur l'enfant qui venait de naître : quelle sorte d'homme il serait, quelle vie il mènerait. Et lorsque chacun eut interrogé les astres pour en savoir quelque chose, ils revinrent tous auprès du roi pour lui dire que l'enfant serait grand en richesses et en puissance et qu'il dépasserait tous les rois qui avaient existé avant lui. Le plus sage d'entre eux lui dit :

— Le cours des astres m’enseigne que l’enfant qui vient de naître ne régnera pas dans ton royaume, mais dans un autre infiniment meilleur que le tien et dont personne ne saurait parler. Je crois qu’il se tournera vers cette religion des chrétiens que tu as toujours tant méprisée.

Voilà ce que dit au roi l’astronome, dans les mêmes termes qu’avait utilisés Barlaam pour suivre non les lois de l’astronomie, mais la volonté du Seigneur. Il montre ainsi à ses adversaires maints biens qui sont à venir afin que les démons aient moins d’excuses à ne pas faire le bien puisque eux-mêmes prophétisent. De ces paroles-là, le roi entra dans une grande colère et une grande tristesse. En raison de la crainte qu’il avait que cette prophétie ne se réalise, il fit construire un grand palais hors de sa ville, avec des chambres splendides, et c’est là qu’il fit mettre l’enfant pour y être élevé. Et lorsqu’il fut en âge de marcher, de parler et de comprendre, il lui donna des ministres et des maîtres pour le garder et le servir, leur ordonnant, comme si c’était leur propre corps, de garder l’enfant de si près qu’il n’entende ni ne voie de ce monde quoi que ce soit qui puisse l’offusquer, qu’il n’entende en conséquence jamais parler de mort, de vieillesse, de maladie, ni de pauvreté, ni de quoi que ce soit d’autre qui pourrait diminuer sa joie et son bonheur terrestres ; qu’ils l’entretiennent constamment dans des choses plaisantes et délectables de façon à ce qu’il en perde même la pensée des choses qui doivent advenir. Et il leur ordonna sur toutes autres choses qu’il n’entende jamais parler du nom même de Jésus-Christ, car il était plus inquiet encore de cette question à cause de ce que lui avait dit l’astronome. Il ordonna encore que si l’un des gardes venait à tomber malade, qu’il soit retiré du cercle et qu’on le remplace par quelqu’un de sain et de joyeux, afin que Josaphat ne découvre la vanité de cette frêle vie.

**P**endant ce temps, Josaphat, ce fils du roi dont nous avons vu comment il sortit de l'enfance, fut bientôt si bien instruit par des Perses et des Éthiopiens qu'il ne resplendissait pas moins par son cœur que par son corps : il était sage et curieux de tous les biens pour lesquels il posait des questions sans y mêler les questions trop ordinaires, si bien qu'il faisait merveille par son intelligence, et que son père s'étonnait de sa grâce. Et pour ce qu'il le vit si curieux, il fit défense à nouveau à tous ceux qui le gardaient qu'on lui parlât de mort ni d'autre chose propre à engendrer douleur ou tristesse, car il craignait que s'il en entendait jamais parler, ainsi que des autres maux de ce monde, il fût déçu de la vie et qu'il se mette à poursuivre la vie éternelle.

*Mais pourquoi le roi agissait-il ainsi ? Comment pensait-il donc que la mort pourrait être subtilisée à l'humaine nature, particulièrement à celui qui avait le cœur orné de toutes les qualités de l'entendement ?* Le jeune homme se mit à se demander pourquoi on l'avait ainsi mis dans une serre et qu'on ne laissait personne venir à lui. Il sut bientôt que tout cela venait d'un ordre de son père, mais il n'osait lui en parler, car il savait que jamais son père ne ferait volontairement quoi que ce soit qui ne fût à son profit ; il pensait d'autre part que s'il le lui demandait, son père ne lui dirait certainement pas la vérité. Aussi pensa-t-il à le demander à quelqu'un d'autre.

Un jour, il s'approcha d'un de ses gardes qu'il tenait pour le plus loyal et le plus aimable d'eux tous et lui demanda



*Josaphat en discussion avec Barlaam déguisé en marchand  
au sujet d'une pierre précieuse.*

**L**orsque Josaphat eut entendu ces paroles, il en fut tout illuminé par la grâce de l'Esprit saint au point qu'il tressauta de joie et embrassa Barlaam en lui disant :

— Hé ! toi, le plus honorable des hommes, voilà donc la fameuse pierre précieuse dont tu me disais qu'on ne devait la montrer qu'à ceux qui avaient les yeux sains ! Mais c'est l'entendement sain de l'âme clairvoyante même ! J'ai pu bien éprouver les vertus de la pierre, car tu as bien dit qu'elle rendait la vue aux aveugles. Je m'en suis bien rendu compte, car au fur et à mesure que j'écoutais tes paroles, une très douce lumière me pénétrait les yeux du cœur, là où je ne voyais rien auparavant, et la tristesse s'évanouissait de mon cœur. Si je dis vrai, alors dis-le-moi, et si tu connais encore autre chose profitable à mon salut, alors dis-le-moi aussi.

Barlaam lui dit pour toute réponse :

— Certes, ô fils de roi, tu as vraiment dit vrai. C'est ce mystère qui pendant des siècles et des générations a été caché et se trouve maintenant manifeste devant la fin du monde. Tout ce qui est advenu à Notre-Seigneur Jésus-Christ, les saints prophètes l'avaient annoncé depuis longtemps, eux qui étaient illuminés par la grâce de l'Esprit et désiraient à tout prix voir ces choses arriver, qu'ils ne virent cependant pas. Mais cette dernière génération les a vues... Celui qui les croit et a reçu le baptême se trouve sauvé, alors que celui qui ne les croit pas se voit damné.

Josaphat lui dit :

— Ne doute pas que je croie tout ce que tu as dit et ce

Dieu même que tu prêches. Enseigne-moi seulement ce que je dois faire maintenant et ce qu'est ce baptême dont tu dis qu'il importe de le recevoir.

Et Barlaam de répondre :

— La racine et le fondement de la croyance chrétienne, c'est la grâce du saint baptême, car elle efface toutes sortes de vices et de péchés avec la bonne foi ; ainsi l'a commandé le sauveur du monde : que celui qui voudrait revenir à l'ancienne dignité, soit baptisé par l'eau et par l'Esprit saint. Voilà pourquoi nous sommes tous baptisés selon la volonté du Seigneur au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, car la grâce de l'Esprit saint habite l'âme du baptisé de telle sorte qu'elle illumine et rénove en nous l'image et la ressemblance de Dieu. Sans baptême on ne peut parvenir à la bonne espérance et la vertu ne peut resplendir, ainsi le confirma le Verbe de Dieu fait homme pour le rachat du genre humain : « JE VOUS DIS QUE SI VOUS N'ÊTES PAS RÉGÉNÉRÉS PAR L'EAU DE L'ESPRIT, VOUS N'ENTREREZ PAS DANS LE ROYAUME DES CIEUX. » Aussi, je te prie, puisque tu acceptes la foi, d'être baptisé le plus tôt possible ; le délai serait très périlleux, car le terme de la mort est toujours incertain.

Et Josaphat lui demanda :

— Quelle est donc cette bonne espérance dont tu me dis que l'on ne peut avoir sans le baptême et qu'est-ce donc que tu appelles royaume des cieux, et qu'est aussi ce néant achevé dont j'étais obsédé et d'où me venait ma tristesse ? J'ai grand désir de savoir toutes ces choses.

Barlaam de répondre :

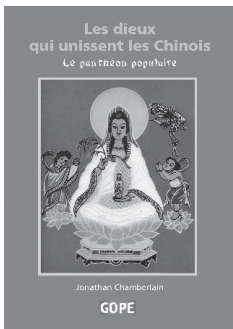
— La bonne espérance dont je te parle est le royaume des cieux dont aucune langue d'homme ne peut rendre compte, car l'Écriture dit qu'aucun œil ne vit ni aucune oreille n'entendit jamais ce que Dieu prépare pour ceux qui l'aiment. Nous ne pourrons connaître ces choses avec



# LES DIEUX QUI UNISSENT LES CHINOIS

## LE PANTHÉON POPULAIRE

*Jonathan Chamberlain*



- 13.8 x 19.4 cm
- 224 pages
- cahier photos couleur de 20 pages
- ISBN 978-2-9535538-7-1
- 21 €

[www.gope-editions.fr](http://www.gope-editions.fr)

**ET SI LES TROIS GRANDS SYSTÈMES** de croyances de l'empire du Milieu – le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme – n'étaient en fait que les trois facettes d'une seule et même religion, c'est-à-dire la religion populaire chinoise ?

C'est la thèse défendue par Jonathan Chamberlain, qui passe au crible quelques-unes des divinités les plus connues du gigantesque panthéon chinois et nous emmène dans un incroyable périple mythologique. En plus des sages Confucius et Lao Tseu, une multitude de personnages hauts en couleur ont su trouver grâce auprès du peuple paysan pour finalement s'imposer, par leurs aventures rocambolesques ou leurs pouvoirs supposés, jusqu'aux empereurs eux-mêmes.

Du valeureux Guandi à la miséricordieuse Guanyin, en passant par l'irrévérencieux Roi Singe et le tout-puissant Empereur de jade, découvrez les personnalités cachées derrière ces visages tour à tour amusants, rassurants, troublants, voire effrayants.

Illustré de reproductions de peintures sur verre représentant les principaux dieux, ce livre accompagnera le visiteur de temple occasionnel tout comme le passionné de culture chinoise 🐉

# BARLAAM ET JOSAPHAT

OU LE BOUDDHA CHRISTIANISÉ

Voici, dans une version simplifiée en français moderne, un petit texte fort surprenant. Il est connu de quelques spécialistes d'hagiographie ou de médiévistes. Il s'agit d'un récit christianisé de l'histoire du Bouddha. Si bien christianisé, d'ailleurs, que le pape Sixte V, sur la foi d'un culte qui lui était déjà rendu en raison de la diffusion de la légende, cru bon de le canoniser sous le nom de « saint Josaphat », tel qu'il figure toujours dans le martyrologe romain à la date du 27 novembre.

On apprendra ainsi que l'introduction de la connaissance du Bouddha en Occident ne date pas de la vogue dont bénéficie aujourd'hui le dalaï-lama. Déjà Marco Polo, dans la chronique de son expédition en Chine, rédigée en français et intitulée *Le livre des merveilles du monde* (1298), donna une courte biographie de Gautama Sakyamuni dit « le Bouddha » et fit brièvement état de sa doctrine. Mais l'Occident savant le connaissait déjà depuis le XI<sup>e</sup> siècle, sans trop le savoir, par des textes latins qui diffusaient la légende d'un certain saint Josaphat...



Ouvrage illustré

Prix France : 14.70 €